

LE QUOTIDIEN DE L'ART

Entretien sur l'art
DOMINIQUE PETITGAND

LUNDI 22 FÉVRIER À 19H
www.fondation-entreprise-ricard.com

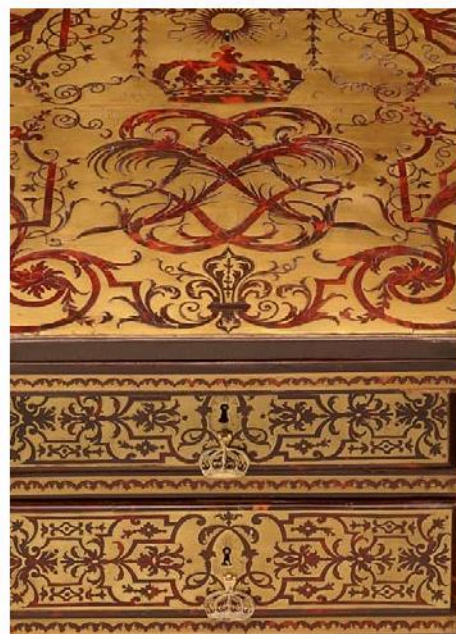
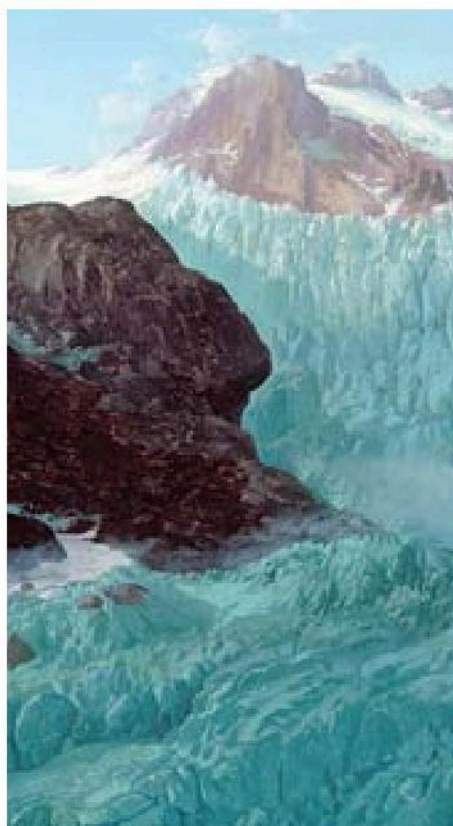
FONDATION
D'ENTREPRISE
RICARD

LUNDI 22 FÉVRIER 2016 NUMÉRO 1007

LA PEINTURE
DANS TOUS SES ÉTATS
AU PALAIS DE TOKYO
ART CONTEMPORAIN ▶ [page 05](#)

LE ROMANTISME,
CE BEL ÂGE
DE PIERRE
SUISSE ▶ [page 07](#)

LE BUREAU DU ROI
LOUIS XIV RETOURNE
AU CHÂTEAU
DE VERSAILLES
PATRIMOINE ▶ [page 02](#)



**EXCLUSIF : L'ESPACE
CARDIN VA FERMER**

▶ [page 03](#)

WWW.LEQUOTIDIENDELART.COM

2 euros

**art
up!**
FOIRE D'ART
CONTEMPORAIN

UN ÉVÈNEMENT :



PARTENAIRES OFFICIELS :



LILLE GRAND PALAIS
25>28 FÉVRIER 2016

art-up.com

ALBEROLA, CALAIS, QUISTREBERT
Palais de Tokyo, Paris – Jusqu'au 16 mai 2016

La peinture dans tous ses états au Palais de Tokyo

Trois générations de peintres qui, d'une façon ou d'une autre, questionnent le médium, se rencontrent au Palais de Tokyo, à Paris. *Par Roxana Azimi*



Jean-Michel Alberola,
Le Roi de rien IV,
2002-2003,
huile sur toile,
81 x 60 cm.
Collection privée,
ADAGP, Paris 2016.

— Doit-on y voir un signe ?

La nouvelle série d'expositions au Palais de Tokyo fait la part belle à quatre peintres. Pas de ceux qui sentent la térébenthine. Non, Jean-Michel Alberola, Stéphane Calais et les Frères Quistrebert questionnent le médium et le soumettent au tamis de leurs obsessions. Stéphane Calais l'admet : « être peintre en France, c'est héroïque ». « Il y a eu un malentendu à un moment, ajoute Michael Quistrebert. Mais ce n'est pas mort, il y a des horizons incroyables, il faut juste se le permettre ».

Cela fait bien longtemps que Jean-Michel Alberola se le permet. S'il se qualifie de « peintre », l'artiste ne fait pas pour autant des « tableaux ». « Faire de la peinture, ce n'est pas mon problème », confie-t-il. Faire des objets, voilà son affaire. Mieux encore, tisser des liens subliminaux entre littérature, cinéma, musique et bien sûr politique. Le tout sans perdre de sa malice. Pas besoin d'être sinistre pour être sérieux. Pour lui, la peinture n'est pas mixture, mais morceau de réalité. « Le monde qu'on voit est horizontal, confie-t-il. Il faut faire tenir cet extérieur sur une surface. L'organisation de l'espace à l'intérieur d'un cadre est la question principale de la peinture ». Ponctué d'aphorismes – « Ne pas savoir où chercher... mais insister... » ou « Il ne faut pas vendre la peau de



Stéphane Calais,
détail de *Sans titre*,
2010, acrylique et
encre sur papier,
50/65 cm. © ADAGP,
Paris 2016.

/...

LA PEINTURE DANS
TOUS SES TATS
AU PALAIS DE
TOKYO

SUITE DE LA PAGE 05 *l'ours avant les bœufs dit la charrue* » – et d'injonctions – « *va chercher !* » –, le parcours qu'il dessine au sous-sol du Palais de Tokyo épouse une pensée en énigme, sous-tendue par une érudition vertigineuse et un goût du détail qui lui permet de tendre des ponts étranges entre Walter Benjamin et Robert Louis Stevenson, Guy Debord et Chateaubriand. Pourquoi représenter saint François d'Assise en jongleur ? Parce que les compagnons du sage homme savaient faire valser les balles. Dense, le parcours rend compte des

différentes vitesses de raisonnement, entre labeur et fulgurance, avec parfois juste ce qu'il faut de facilité.

La fulgurance se fait épileptique chez les frères Florian et Michael Quistrebert avec la vidéo très « op art » qui clôt leur accrochage intitulé « *The light of the light* ». Derrière ce libellé tautologique pointe l'envie d'aborder la peinture en exagérant ses présupposés, à savoir la lumière, la matière, le sentiment, le châssis. Des peintures gestuelles et viscérales inspirées de l'abstraction lyrique, d'autres aux mixtions chimiques qui font penser à Sigmar Polke sont accrochées à un dispositif tournant qui évoque aussi bien le Pool dance que les plateformes de présentation des voitures neuves. En usant d'un stratagème publicitaire, voire vulgaire, la fratrie irrévérencieuse transforme des tableaux sentimentaux

en carrosseries bonnes à être consommées par le bourgeois. S'ils pratiquent la caricature, s'ils grossissent les poncifs de la peinture, les duettistes n'entendent pas tuer un père, ou un grand-père. Au contraire, leur ironie renvoie dos à dos les fossoyeurs et les thuriféraires de la peinture.

Bien plus punk que les Quistrebert mais beaucoup moins sarcastique, Stéphane Calais a lui collé sur un mur à l'entrée du Palais de Tokyo une suite de sérigraphies dont se détachent fleurs et taches noires. « *Ce qu'on voit c'est ce que c'est* », affirme-t-il. Sauf que « *ce qu'on voit* » est assez trouble, tributaire de notre système de connaissance ou de reconnaissance. Certaines fleurs sont identifiables. Mais qu'en est-il de ces flaques d'encre qui semblent former un paysage japonisant ? À la manière des tests de Rorschach, chacun y voit ce qu'il veut selon son bagage, son humeur, chacun apporte son pique-nique comme dirait l'artiste François Morellet. Voilà posées les questions autour de l'analogie et de l'apparition des formes. Des questions purement picturales. « *La peinture donne tout de suite une impression de vie, un éclat de vie. Il y a en elle une syntaxe particulière, irréductible au langage, conclut Stéphane Calais. C'est une expression simple, directe, intraduisible* ». Tout est dit.

JEAN MICHEL ALBEROLA, STÉPHANE CALAIS, LES FRÈRES QUISTREBERT, jusqu'au 16 mai, Palais de Tokyo, 13, avenue du Président Wilson, 75116 Paris, tél. 01 81 97 35 88, www.palaisdetokyo.com



Jean-Michel Alberola,
Donne moi de l'air,
2002, aquarelle.
Collection privée,
ADAGP, Paris 2016.



Florian & Michael
Quistrebert, *Overlight
S2E4*, 2015, peinture
de voiture, LEDs, batteries
et pâte sur toile
montée sur bois,
140 x 100 cm.
Courtesy galerie
Crèvecoeur.

EN USANT D'UN
STRATAGÈME
PUBLICITAIRE,
VOIRE VULGAIRE,
LA FRATRIE
IRRÉVÉRENCIEUSE
TRANSFORME
DES TABLEUX
SENTIMENTAUX
EN
CARROSSERIES
BONNES À ÊTRE
CONSOMMÉES
PAR LE
BOURGEOIS.

